



# 442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 138

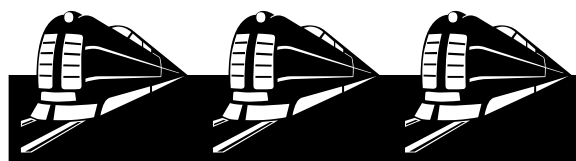
### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**  
(LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the  
Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP  
4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split  
EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)  
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of  
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at  
Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black  
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16  
titres)

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<https://la442rue.com>**

Greetings :  
Les LEZARDS MENAGERS  
K-PUN  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
STEPH "Deviance"  
FRANK "Slow Death"  
Mr BEAT-MAN

RIP :  
Don EVERLY  
Charlie WATTS  
Raoul CAUVIN  
Lee "Scratch" PERRY



**Lundi 11 octobre 2021 ; 18:43:21**  
**Actress time**

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

#### **Wayne COUNTY & the ELECTRIC CHAIRS : The Safari years (4 CD, Captain Oi - [www.captainoi.com](http://www.captainoi.com))**

Wayne County, devenu(e) Jayne County, est le/la premier(e) artiste transgenre de l'histoire du rock, et donc du punk. Wayne Rogers, de son vrai nom, est né le 13 juillet 1947 à Dallas, Georgie (non, il n'y a pas d'erreur, cette localité n'est pas la même que la ville texane où John Fitzgerald Kennedy a été assassiné). Dès l'enfance, le jeune Wayne se sent plus fille que garçon, n'hésitant pas à se présenter maquillé à l'école primaire, ce qui, dans le sud profond de l'immédiat après-guerre, a dû provoquer quelques réactions épidermiques des culs-bénits locaux, surtout quand on voit comment sera perçu le rock'n'roll quelques années plus tard. En 1968, à 19 ans, Wayne Rogers quitte la Georgie, sûrement sans regret, pour New York. Il devient un habitué du Stonewall Inn, un bar gay de Greenwich Village, théâtre, le 28 juin 1969, d'une violente confrontation entre les clients du lieu et la police qui vient y procéder à une rafle. Cet affrontement sera commémoré, un an plus tard, par la première gay pride de l'histoire. Présent sur place ce jour-là, Wayne Rogers participe aux échauffourées. Cette même année 69, Wayne Rogers, officiellement devenu Wayne County, du nom du comté le plus peuplé du Michigan, avec Detroit pour capitale, apparaît dans le film de Jackie Curtis, l'un(e) des "superstars" d'Andy Warhol, "Femme fatale", avec Patti Smith. En 1970, Wayne County écrit une pièce de théâtre, "World - Birth of a nation (The castration of man)", dans laquelle il joue le double rôle d'un frère et d'une soeur, aux côtés de la future chanteuse Cherry Vanilla. Peu après, Wayne County apparaît dans la pièce "Pork", d'Andy Warhol, qui se joue à New York et à Londres, ainsi que dans la pièce "Island", avec Patti Smith. En 1972, Wayne County se lance dans la musique avec la formation de son premier groupe proto-punk, Queen Elizabeth, qui ne sort aucun disque. En 1974, il forme Wayne County and the Backstreet Boys, qui investit régulièrement le CBGB's et le Max's Kansas City. Le groupe enregistre d'ailleurs trois titres pour la compilation "Max's Kansas City : New York new wave", sur laquelle il côtoie Suicide, Pere Ubu ou Cherry Vanilla. En 1976, le groupe apparaît dans le film "The blank generation", d'Amos Poe et Ivan Kral, le guitariste du Patti Smith Group. Même s'il n'est pas encore officiellement devenu Jayne, il fait déjà montre de cette affectation punk goguenarde qui ne le quittera plus. En 1977, Wayne County s'installe à Londres, où il forme un nouveau groupe, Wayne County and the Electric Chairs, avec notamment le Corse Henry Padovani, qui vient de quitter Police. Après un EP et un single sur Illegal, le label de Miles Copeland, le frère du batteur de Police, Wayne County and the Electric Chairs signent avec le label Safari, sur lequel paraissent les trois albums du groupe, jusqu'en 1979. Dans le même temps, Wayne County apparaît dans "Jubilee", le film de Derek Jarman, tandis que le groupe est filmé au Roxy, pour une séquence du film de Don Letts, "The punk rock movie". 1979 marque la séparation des Electric Chairs, Wayne County changeant son nom de scène en Jayne County, se présentant désormais définitivement comme une femme. Malgré de persistantes rumeurs, Jayne County a toujours affirmé qu'elle n'a jamais eu recours à la chirurgie pour changer de sexe, s'en tenant uniquement à l'hormonothérapie. En 1980 paraît le premier album de Jayne County, "Rock'n'roll resurrection (in concert)", sur Safari et sur le label canadien Attic. En 1983, Jayne County reprend sa carrière d'actrice dans la pièce "Les girls", avec Holly Woodlawn, une autre "superstar" d'Andy Warhol. Quelques mois plus tard, elle est de retour à Londres, pour la sortie d'un film allemand, "City of lost souls", et pour enregistrer l'album "Private oyster", qui ne paraîtra qu'en 1986. En 1989 paraît le mini album "Betty Grable's legs !", sur le label anglais Jungle. En 1993, de retour à New York, Jayne County signe avec le label Royalty, qui sort la compilation "Rock'n'roll Cleopatra", avec, entre autres, quelques-uns des premiers enregistrements de Wayne County. La même année, le label américain ESP fait paraître l'album "Goddess of wet dreams", tandis que, en 1995, Royalty sort l'album "Deviation". Entre-temps, en 1994, Jayne County publie son autobiographie, "Man enough to be a woman". "Deviation" reste le dernier vrai album studio de Jayne County, qui, à cette date, entre dans une semi-retraite. Elle se contente de faire paraître quelques titres épars, studio ou live, sur diverses compilations et sur son site Internet. Quelques-uns de ces morceaux finiront par être rassemblés sur la compilation "So New York", qui paraît sur le label Ratcage en 2003. En 2002, paraît "Wash me in the blood (of rock'n'roll) - Live at Squeeze box" sur Fang, album enregistré en public, sur lequel on trouve "California sun", en duo avec "Handsome" Dick Manitoba, le chanteur des Dictators. Peu après, Jayne County quitte New York pour effectuer un retour aux sources sudistes, en s'installant à Atlanta, Georgie, où elle forme un nouveau groupe, les Electric Queers, qui, pour l'heure, n'a sorti aucun disque. Il faut dire que Jayne County partage désormais son temps entre la musique et

les arts plastiques. Ainsi, en 2018, à New York, s'est tenue une rétrospective, "Paranoia paradise", regroupant quelques-unes de ses oeuvres produites durant ces 50 dernières années, peintures, dessins, collages, photos. Le coffret qui nous concerne ici propose les trois albums des Electric Chairs, ainsi que le premier album de Jayne County. Une écoute en continu qui confirme que Wayne/Jayne County n'a jamais fait de punk stricto sensu, mais plutôt, comme les Heartbreakers de Johnny Thunders par exemple, un rock'n'roll pêchu avec quelques belles fulgurances électriques punky. En fait, Wayne County s'est faufilé dans la brèche punk presque par effraction, essentiellement parce que la carrière des Electric Chairs fut anglaise, et pas américaine. Mais Wayne County lui-même est américain, et il a fait ses classes musicales à New York, en même temps que des groupes comme les Ramones, Blondie, les Dead Boys, Television, le Patti Smith Group, qui étaient certes punk dans l'esprit, mais pas vraiment dans la lettre, du moins telle que la définira la scène punk anglaise de 1976/1977. Les Electric Chairs sévissant à Londres entre 1977 et 1979, et gravitant dans le microcosme punk, le groupe ne pouvait dès lors qu'être affilié au mouvement. CQFD. "The Electric Chairs", le premier album, paraît en février 1978. Outre Wayne County, le groupe est composé du guitariste américain Greg Van Cook (ex Backstreet Boys), qui a donc suivi le chanteur dans son exil anglais, du bassiste Val Haller et du batteur J.J. Johnson, ces deux derniers anglais. Le nom Electric Chairs, qui sonne plus punk que punk, est inspiré du film de Stanley Kubrick, "Orange mécanique". En 12 titres très rock'n'roll, Wayne County aligne quelques futurs standards, comme le boogie ramonesque "Eddie & Sheena", "Bad in bed", "Max's Kansas City", resucée d'un single des Backstreet Boys, ou "Rock'n'roll resurrection". L'album est augmenté de 8 bonus, dont "Fuck off" ("If you don't want to fuck me) Fuck off", de son titre complet), le premier single pour Safari, "Rock'n'roll Cleopatra", face B du single "Eddie & Sheena", les trois titres du EP "Blatantly offensive" paru en juin 1978, incluant "Night time", reprise des Strangeloves, ainsi que trois mixes bruts de décoffrage de trois morceaux de l'album. "Storm the gates of heaven", le deuxième album paraît en août 1978. Les Electric Chairs connaissent deux changements, Greg Van Cook, trop accro à des substances pas franchement honnêtes, cède sa place à l'autre guitariste américain des Backstreet Boys, Eliot Michaels, tandis qu'arrive Henry Padovani, qui intègre le groupe un mois avant d'entrer en studio. "Storm the gates of heaven", qui est aussi le titre de la chanson d'ouverture, un rock'n'roll orageux, s'inscrit dans la continuité du premier album, même si l'urgence dans laquelle il a été conçu recèle moins de classiques, à part peut-être "Man enough to be a woman", qui deviendra, fort opportunément, le titre de l'autobiographie de Jayne County, ou le mid-tempo "Tomorrow is another day". Quant à la reprise de rigueur, c'est celle de "I had too much to dream last night" du groupe garage sixties Electric Prunes, extirpé de la double compilation "Nuggets". Deux bonus seulement au programme de cet album, "It ain't how much you got", qui ne paraîtra officiellement qu'en 1982 sur le "Best of" édité par Safari, et "Evil minded momma", face B du single "Trying to get on the radio", morceau qui, curieusement, est le grand oublié de ces rééditions. Dommage. En mai 1979 paraît le troisième et dernier album des Electric Chairs, "Thing your mother never told you". Sur la pochette, Wayne County apparaît vêtu en femme, même s'il n'est pas encore devenu Jayne. L'album est produit par David Cunningham, le fondateur du groupe d'avant-garde Flying Lizards. Quand on sait que, d'autre part, Wayne County écrit une bonne partie des chansons du disque alors qu'il séjourne à Berlin, à cause de problèmes de visa en Angleterre, au moment où David Bowie y enregistre "Low" et Iggy Pop "Lust for life", on ne s'étonne guère de sentir de fortes réminiscences expérimentales dans ce disque, notamment en face B, qui regroupe des ballades et des chansons plutôt atmosphériques, alors que la face A se veut plus classiquement rock'n'roll. Les trois premiers bonus sont une version longue de "Berlin", un titre de l'album, parue en maxi 45t, et les deux titres d'un single paru en novembre 1979, dont "J'attends les marines", version française de "Waiting for the marines", face B d'un pressage promo du single "Berlin". Une version anglaise qui est incluse dans les quatre autres bonus, enregistrés pour une John Peel session de la BBC en juin 1979. Accessoirement, il s'agit de la dernière séance studio des Electric Chairs. Une session atypique, avec un morceau féroce expérimental, "C.4.", fausse suite de "C.3.", figurant sur l'album. Le dernier album de ce coffret est aussi le premier album de Jayne County, "Rock'n'roll resurrection - In concert", enregistré en public le 31 décembre 1979 au club The Edge de Toronto, Canada, l'album paraissant en juin 1980. Jayne County est accompagnée par le guitariste Eliot Michaels, le bassiste Peter Jordan et le batteur Sammy Minelli. Jayne County balance quelques-uns de ses standards, passés ou à venir, "Rock'n'roll Cleopatra", "Bad in bed", "Rock'n'roll resurrection", "Cream in my jeans", "Fuck off", et

s'essaie à quelques belles reprises, "Are you a boy ?" (originellement "Are you a boy or are you a girl", parfaitement calibré pour Wayne/Jayne County, des Barbarians, groupe sixties américain), et "Hanky panky", classique garage intemporel des Raindrops, popularisé par Tommy James and the Shondells. Avec ces quatre albums, on a donc la genèse musicale de Wayne/Jayne County, qui, jusqu'à la fin des années 80, ne fera que reprendre ces codes primitifs, tant sur scène qu'en studio, tout au long d'une discographie qui, globalement, ne présente aucune faiblesse, aucun faux-pas, ce qui n'est pas donné à tout le monde, surtout sur le long terme. La quintessence d'une carrière entièrement vouée au rock'n'roll, là où d'autres se sont souvent trop complaisamment, à cause de leur transidentité, tournés vers des musiques plus formatées cabaret.

---

#### **SLOKS : A knife in your hand (CD, Voodoo Rhythm Records)**

Alors que nos politiciens ont rendu tout le monde hystérique avec le (ou la, tous ces abusifs de pseudo spécialistes ne sont même pas foutus de se mettre d'accord sur son genre, comment pourraient-ils être crédibles sur le reste ?) Covid, nous sommes encore quelques-uns à ne pas avoir succombé à leur discours catastrophiste à propos d'un virus qui ne pourra jamais être aussi léthal que l'homme lui-même, après, donc ces politiciens de pacotille ont organisé la paranoïa mondiale, les Turinois de Sloks en remettent une couche, pas à propos d'une insignifiante bactérie, ce serait trop simple, mais bien à propos de leur vision trash et démentielle du garage-punk sous perfusion fuzz, le truc qui s'attaque à vos oreilles avec la finesse d'une foreuse à béton. Sloks, c'est une chanteuse à la voix acide et toxique, Ivy Claudy, un guitariste aux riffs abrasifs et aigres, Buddy Fuzz (rarement pseudonyme aura été aussi approprié), et un batteur à la frappe crapule et assassine, Tony Machete (du nom de l'arme qu'il utilise à la place des baguettes habituelles ?), et les trois réunis font plus de barouf qu'un cortège entier de manifestants masqués (la belle blague), et plus de dégâts qu'un ouragan en pleine crise de nerfs. Le truc avec Sloks c'est qu'ils n'ont pas signé la Convention de Genève ni l'Accord de Paris en version COP 21, ils ne sont donc liés par aucun traité limitant leur puissance stratégique (la bombe noisy-fuzz, c'est quand, où et comme ils veulent) ni leur pouvoir de destruction sonore. A ce stade, le banal couteau qu'ils prétendent brandir sous nos narines étonnées, façon Jack l'Eventreur sous speed, n'est finalement qu'un inoffensif hochet de bambin démoniaque. Et comme si ça ne suffisait pas, ils ont embarqué un quatrième larron dans leurs exactions musicales, Lo Spider (Destination Lonely), qu'ils ont obligé à leur donner asile le temps d'enregistrer ce second album, et qui, sans doute victime du Syndrome de Stockholm, a préféré empoigné lui aussi sa guitare pour laisser quelques traces sanguinolentes supplémentaires au hasard des onze titres d'un disque qui porte beau les couleurs rouge cruor et noir tragique de sa pochette. Avec Sloks, on est en plein trip dézingué, entre chasse aux sorcières exaltée ("Burn baby burn") et coup de main mafieux ("Dillinger"), le trio jouant aux apaches sans trucage ni faux sang de synthèse.

---

#### **OSTAVKA : Disography (CD, General Strike/Emergence Records/Aback Distribution/Atman Music/Deviance /Stardoom/Subversive Ways)**

Trois petits tours et puis s'en vont. La carrière d'Ostavka n'aura guère duré plus de cinq ans, un lustre marqué par la parution d'une cassette démo, d'un EP, d'un album et d'un single, la quasi complète en matière de formats. Ce sont tous ces titres qu'on trouve regroupés ici, pour la première fois en CD. En 2017, une partie de cette discographie avait déjà été éditée en cassette, omettant cependant le single de 2018. Pour être tout à fait exact, cette discographie est à la fois plénière... et incomplète. En effet, quatre titres de la première cassette démo, de 2015, ne sont pas repris. "Not your doll" avait été réenregistré pour les besoins de l'album de 2017, et c'est cette deuxième version qui a été privilégiée sur cette compilation. Presque pareil pour les trois autres titres, dont les masters avaient été réutilisés pour le EP de 2016, mais remasterisés pour l'occasion, ces versions seconde génération figurant donc sur cette anthologie. En revanche, le CD inclut un inédit, "Deep", enregistré durant la séance du single, mais jamais paru physiquement jusqu'ici, uniquement en téléchargement sur Internet. Cette "Discography" nous propose donc les quinze morceaux jamais mis en boîte par Ostavka, dans les versions les plus récentes et les plus "présentables" en cas de doublon. Une fois ceci posé, penchons-nous sur le groupe lui-même, originaire de Saint-Brieuc, ce qui ne nous surprendra pas, puisqu'on sait depuis longtemps que le granit breton est un terreau plutôt fertile pour le punk local. Car punk, Ostavka se présentait comme tel, attitude, look et instinct de survie à l'appui. Avant de tomber le masque au moment d'entonner leurs petites ritournelles. Là, plus question de punk pur et dur, sauf par la bande. En effet,

Ostavka donne plutôt dans la new wave tendance cold, triangulant entre Cure, Joy Division et Siouxsie and the Banshees (pour le chant féminin, entre autres). Ce qui n'exclut cependant pas quelques bons riffs punk bien charnus de temps en temps ("Fear"), on ne se refait pas. Ces rythmes quasi post-punk ont le mérite de contourner le côté parfois un peu trop dépressif de la cold-wave (cf une bonne partie de l'oeuvre de Joy Division), en contradiction avec le nom même du groupe, "ostavka", en bulgare-serbo-croate, signifiant "démission", "résignation". On est loin de cet état d'esprit défaitiste avec le quatuor briochin, aux prises de position plutôt affirmées et tranchées ("Macho bastard", "Not your doll"). Une "Discography" testimoniale si vous avez raté le groupe de son vivant.

---

#### **PROPHETIC SCOURGE : Gnosis (CD, Klonsphere - [www.klonsphere.com](http://www.klonsphere.com))**

Les Basques (français) de Prophetic Scourge sont de retour avec un deuxième album de death métal tout aussi agressif que le premier. Et on ne change pas une formule qui avait si bien fonctionné sur cette oeuvre primale, à savoir le principe du concept-album. "Cavalry" se voulait une galerie de portraits de personnages médiévaux, "Gnosis" remonte encore un peu plus dans le temps en revisitant l'"Odyssée". Mais plutôt que de stupidement adapter le propos d'Homère à la dynamique death métal, Prophetic Scourge se focalise sur un aspect trop souvent oublié du recueil de chants de l'aède le plus connu à l'ouest de la mer Egée (si tant est, bien sûr, que l'aveugle poète ait jamais existé, mais ce n'est pas ici que je vais relancer le débat), un aspect trop souvent méconnu, disais-je, la mélancolie qui étreint Ulysse tout au long de son interminable voyage de retour vers sa patrie. Une indicible tristesse qui sous-tend tout le livre. Un abatement qui envahit Ulysse dès qu'il remonte dans son navire juste après la chute et le sac de Troie, quand il repense au massacre causé par sa ruse du cheval de bois. Ce n'est qu'au moment de hisser les voiles qu'Ulysse prend conscience du véritable génocide dont il vient d'être en grande partie responsable. L'affliction qui s'ensuit surpassant, chez Ulysse, la joie de ses marins d'en avoir enfin terminé avec ce siège de dix ans et la liesse qui s'empare d'eux à la perspective de bientôt rentrer à la maison. L'amertume restera le trait dominant d'Ulysse pour les dix ans d'errance qui l'attendent, quand il perpète un nouveau massacre, juste après son départ, chez les Cicones, qui furent alliés des Troyens, quand il rencontre l'esprit de sa mère défunte, Anticlé, ou celui d'Achille en se rendant aux Enfers, quand ses marins abattent les troupeaux sacrés d'Hélios. Une peine que ne parviennent même pas à endiguer la magicienne Circé ou la nymphe Calypso, qui lui prodiguent pourtant leurs bienfaits, et plus puisque affinités. Une désespérance qui finit même par le rendre fou, quand il sort de ses gonds pourtant réputés avisés et défie Polyphème, et, par contrecoup, Poséidon, le père du Cyclope, qui va lui pourrir sa croisière. Même quand il rentre enfin chez lui, en Ithaque, après avoir vu mourir tous ses compagnons au fil de ses infortunes aventureuses, la joie de ce retour ne résiste pas à la désolation de devoir massacrer encore, les prétendants de Pénélope cette fois. Ulysse, l'homme aux mille ruses comme le qualifie Homère, ne connaîtra plus que déréliction et accablement du jour où il part pour assiéger Troie, n'en étant délivré qu'au jour de sa mort, de la main de Télégonos, le fils qu'il avait eu de Circé, et qu'il ne connaissait pas. Ce n'est qu'ainsi qu'Ulysse connut sa gnose, d'où le titre de cet album. En sept longues chansons (de six à seize minutes), Prophetic Scourge brosse le portrait mental d'un Ulysse aux prises autant avec ses propres démons intérieurs qu'avec les dieux, ceux qui le soutiennent, comme Athéna, aussi bien que ceux qui veulent le détruire, comme Poséidon ou Hélios. "The King" pose les bases de l'histoire d'Ulysse, "The Cyclops" celles de sa folie, "The Fury" celles de son état d'esprit vis-à-vis des dieux, "The Psychopomp" celles de sa vision de la mort, "The dragonchaser" celles de ses tentatives de rédemption, "The Mendicant" celles de sa résurrection, "The Tyrant" celles de sa nature humaine. Ulysse n'est finalement qu'un pion, entre les mains des dieux chez Homère, ballotté au gré des rythmiques tantôt purement death métal tantôt délicatement acoustiques chez Prophetic Scourge. Lui qui revendiquait son libre arbitre et son autodétermination en rejetant les dieux, qu'il rendait responsable des malheurs du monde, depuis le sac de Troie jusqu'à la perte de ses compagnons, ne pouvait évidemment pas gagner contre eux, ni contre Prophetic Scourge, c'est l'une des grandes leçons à retenir de ce disque, l'autre étant qu'une oeuvre, même aussi fondamentale que l'"Odyssée", gagne toujours à être revue, à défaut d'être corrigée. Prophetic Scourge se glissant ainsi dans les pas de Dante, de Fénelon, de Monteverdi, de Louis Aragon, de James Joyce ou des frères Coen, à leur manière, et dans leur domaine, tant il est vrai que le death métal se prête finalement assez bien à l'exercice, notamment dans sa dimension la plus épique, et dans le genre épopée, l'"Odyssée" se pose quand même un peu là, n'est-il pas ?

## NEWS EN VRAC

**Uffe Lorenzen** (ex **Baby Woodrose**) a sorti trois albums solo ces dernières années. Début 2020, il décide de former un nouveau groupe pour défendre sa musique sur scène, **Lydsyn**. Manque de bol, un virus vient foutre les jetons à tout le monde, et la planète décide de se barricader chez soi, une défense bien dérisoire, mais l'homme est hélas bien plus con qu'il ne veut l'admettre. Conséquence, plus moyen pour Lydsyn de monter sur la moindre estrade. Pas grave, le groupe continue de répéter comme si de rien n'était, forcément, puisqu'ils n'ont pas chopé cette merde, comme 99,99 % de l'humanité. Du coup, de fil en aiguille, et de médiateur en baguettes, de nouveaux morceaux voient le jour. Deux d'entre eux viennent de sortir en single sur le label danois **Bad Afro** : <http://badafro.dk> @@@ Le label marseillais **Crapoulet** reste actif pendant les travaux, avec quelques solides sorties d'albums : **Apologize** (hardcore parisien), **Sewer Brigade** (street-punk barcelonais) : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Chez les alsaciens de **Dirty Punk**, on poursuit l'oeuvre nécrophilique de ramener quelques **Cadavres** à la vie. Ressortent ainsi les albums "Autant en emporte le sang", "La catastrophe n'est plus à venir... Elle est déjà là !" et "L'art de mourir". Rééditions déclinées en vinyl et/ou CD, avec une bonne pelletée de bonus dans ce dernier format, les fossoyeurs ne sont pas près de pointer au chômage : [www.dirtypunk.fr](http://www.dirtypunk.fr) @@@ Du côté de **Nineteen Something**, on est en pleine période reprises. Outre la compilation des **Soucoupes Violentes** (voir chronique ailleurs dans ce numéro), le label parisien fait paraître un album de covers des **Burning Heads**, "Under their influence". Toutes ces reprises ont été enregistrées en 2020, avec des chanteurs et des chanteuses différents à chaque fois, suite au départ de **Pit Sampras** fin 2019. Grâce à l'aide des vocalistes de **Sixpack**, **Unlogistic**, **Lion's Law**, **Flying Donuts**, **Stinky**, **King Phantom**, **Seven Hate**, **Eternal Youth** (Fra est depuis devenu le nouveau chanteur titulaire des Burning Heads), **Mercenaries** ou **Not Scientists**, entre autres, les orléanais rendent ainsi hommage aux **Descendants**, **UK Subs**, **O.T.H.**, **Bad Religion**, **Spermbirds**, **Lambrettas**, **Pennywise**, **Hard-Ons** ou autre **Clash**, pour vous donner une idée du panorama embrassé. Le label n'en oublie pas pour autant son fond de commerce, la réédition, avec, parmi les prévisions, les **Thugs** ou **Sloy**. Miam ! : [nineteensomething.bigcartel.com](http://nineteensomething.bigcartel.com) @@@ "Dark hands, thunderbolts" est le quatrième album du groupe punk anglais **Crazy Arm**. Pour vous faire une opinion : [www.crazyarmband.com](http://www.crazyarmband.com) @@@ Pour les belges de **JauneOrange**, la rentrée se décline en sorties pleines de couleurs : **Purses** (7<sup>e</sup> EP), le **Prince Harry** et le **Guilt** (split single, synthpunk), **Diemen Nriep** (post-rock sur LP bleu marbré), **Pandora's Bliss** (punk riot grrrl) : <https://jauneorange.be> @@@ Les toulousains de **Kurt 137** ! lancent leur site Internet, pour ne rien rater de leurs activités, la première dent de leur petit dernier, le mariage du cousin Gontran... euh, non, j'm'ai gouré, au temps pour moi, je reprends, les dates de concert, les clips, les sorties de disques, bref tout ce qui fait qu'un groupe est un groupe, bien vivant, qui bouge encore, et pas un truc virtuel : <https://kurt137.netpapier.fr> @@@

### **Billy F GIBBONS : Hardware (CD, Concord Records - concordrecords.com)**

On aurait pu croire que la mort de Dusty Hill en juillet dernier, événement marquant s'il en fut, en pleine tournée de ZZ Top, aurait définitivement mis fin à l'aventure du trio. Or, pour l'heure, il n'en est rien, puisque le bassiste a été remplacé par le technicien guitare du groupe, Elwood Francis, au moins jusqu'à la fin de cette tournée marathon, en mai 2022. Quant à ce qui se passera après, c'est une autre histoire qui reste à écrire... ou pas. En outre, si le dernier album de ZZ Top, "La futura", remonte à 2012, le groupe était en train de travailler à un successeur, Dusty Hill ayant eu le temps d'enregistrer l'essentiel de ses parties de basse et de chant pour cet éventuel album. Là encore, affaire à suivre. De son côté, Billy Gibbons a profité du net ralentissement des activités de ZZ Top depuis 10 ans pour se lancer dans une carrière solo parallèle, "Hardware" étant déjà son troisième album sous son nom. "Perfectamundo", en 2015, faisait la part belle à ses influences latino, puisque le Mexique reste toujours présent, en filigrane, dans la culture texane. "The big bad blues", en 2018, comme son titre l'indique, revenait sur un blues plus classique. Finalement, ce n'est qu'avec ce dernier album que Billy Gibbons se replonge dans le boogie-blues-rock cher à ZZ Top, comme pour mieux se recentrer sur la musique que le chanteur et guitariste pratique depuis plus de cinquante ans. De manière symptomatique, les morceaux de ce disque se font plus courts, plus ramassés, plus trapus, moins dilués que sur les deux premiers albums. Accompagné par les mêmes musiciens que sur "The big bad blues", le bassiste

Mike Fiorentino et le batteur Matt Sorum (Guns'n'Roses, the Cult), Billy Gibbons est allé enregistré ce disque dans le désert californien, ce qui lui donne le côté rugueux des "desert sessions" de Josh Homme, sans pour autant renier les manigances zztopiennes ("I was a highway"), les primes émois adolescents de l'époque des Moving Sidewalks ("S-G-L-M-B-B-R" et son clin d'oeil à Jimi Hendrox) ni les circonvolutions tex-mex (la reprise de "Hey baby, que paso" des Texas Tornados, sur laquelle un orgue vient remplacer l'accordéon de Flaco Jimenez). Décidément, à 71 ans, Billy Gibbons reste aussi fringant qu'un mustang à peine débouffé, même s'il sait savamment cultiver une forme de nostalgie référencée, comme le montre la pochette de l'album, et sa variation autour de la Ford B V8 1933 customisée de l'époque "Eliminator", ici relookée en à peine plus sobre. Le genre de design qui ferait fureur décliné sur une plaque émaillée accrochée sur le mur de l'atelier graisseux d'un garage miteux du Panhandle texan. Comme Billy Gibbons le dit dans l'une des chansons, "She's on fire".



### **CHUCK NORRIS EXPERIMENT : This will leave a mark (LP/CD, Ghost Highway Recordings/Transubstans Records)**

Vous avez dit pandémie ? Fuck off ! Outre le fait que la gouvernance mondiale s'est bien foutue de la gueule de tout le monde avec ça, ce qui leur a surtout permis de prouver qu'ils pouvaient agir en parfaits petits dictateurs sans que personne ne moufte, il en est certains qui ne sont pas tombés dans le piège. Les Suédois, par exemple, n'ont décrété ni confinement ni couvre-feu, n'ont imposé ni masques ni pass sanitaires de quelque nature que ce soit, et, au final, quand on regarde les chiffres, ils n'ont pas eu plus de morts qu'ailleurs, leurs statistiques étant dans la moyenne européenne, ce qui est bien la preuve que cette pandémie ne nécessitait sûrement pas tout le foin qu'on a fait autour, et qu'elle n'est pas plus néfaste que, au hasard, la malaria, le SIDA ou Ebola, sans même parler des cancers de toute sorte. Une pandémie qui, en tout cas, n'a pas empêché Chuck Norris Experiment d'enregistrer son nouvel album en plein coeur de cette tourmente paranoïaque, et donc en parfaite autonomie sanitaire. Un album qui paraît enfin, le quintet de Göteborg ayant quand même attendu de pouvoir recommencer à tourner, timidement, en Allemagne, son lieu de villégiature musicale préféré, pour pouvoir le promouvoir un minimum. "This will leave a mark" proclament-ils en titre, sans qu'on sache vraiment de quelle marque il s'agit, celle de cette petite grippette sur les consciences anesthésiées de quelques milliards d'humains endoctrinés par un corps médical à la ramasse, ou celle, plus prosaïque, laissée sur une pochette de disque trop patinée par le voisinage à touche-touche de ses congénères sur une étagère de discothèque ? La pochette du dit album semble répondre d'office à la question, mais peut-être faut-il y déceler un double-entendre. Avec ces diables d'artistes, rien n'est jamais aussi évident qu'il y paraît. L'évidence, il faut plutôt la rechercher dans la musique, un heavy punk'n'roll dont Chuck Norris Experiment fait ses choux gras depuis ses débuts, entre l'obligatoire allégeance motörheadienne ("Dirtshot"), les rythmes effrénés dignes des meilleurs tambourineurs rock'n'roll ("This will leave a mark"), ou les oeillades appuyées vers les sensuelles rondeurs ac/dciennes ("Spin it round"). Au passage, Chuck Norris Experiment se fend de ses habituelles mélodies létales, à reprendre en chœur aussi bien devant son miroir en se rasant que devant les lascars en concert



("Turning me inside out", "Hand grenade", avec ce revenant de Jeff Dahl). Ils vont même, depuis quelques temps, jusqu'à ralentir parfois le tempo, ici sur l'obsédant "Devils Lake" ou le vicieux "New day rising", puisqu'ils ne s'abaissent pas non plus à faire dans la ballade putride et putassière, il y a des limites qu'on s'interdit de franchir. Et puisque les Suédois n'ont jamais eu à se priver de relations sociales, Chuck Norris Experiment en a profité pour inviter quelques potes à partager binouzes et micros, comme les deux membres de Sator, Chip Kiesby sur l'éruptif et orgasmique "Landslide", et Hans Gåfvert, qui a réussi à se faufiler à peu près partout où il a trouvé une brèche à combler sur tout le disque. Ils ont raison les bougres de varègues, ce disque va laisser des traces, comme ses prédécesseurs, on va collectionner les bleus, les griffures, les égratignures, les coupures, les contusions, les morsures, les lacerations, les brûlures, et le pire c'est qu'on va aimer ça, même s'il ne va pas être facile d'expliquer comment la simple écoute d'un disque a pu nous mettre dans un état pareil. La magie du rock'n'roll on va dire, même s'il ne faut pas s'attendre à être compris des béotiens. On a l'habitude. Et puis, tiens, justement, pour les ceusses qui ne seraient pas trop familiers avec la vie et les moeurs musicales de Chuck Norris Experiment, le groupe suédois se fend d'une nouvelle anthologie de reprises, "The covers". Ca n'est pas la première, et ce ne sera sûrement pas la dernière, du moins si Odin continue à prêter vie à cette bande d'argousins, puisque les gonzes aiment à reprendre ceux sous la férule de qui ils ont fait leur humanités, multipliant les dédicaces. Et, en la matière, ils font feu de tout bois, que ce soit en concert, systématiquement, en singles, plus souvent qu'à leur tour, en albums, moins automatique, ou à l'occasion de compilations hommages. Si on leur demande gentiment, ils sont prêts à payer leur dû à tous ceux sans qui ils ne seraient peut-être pas le gang impitoyable qu'ils sont devenus. Cette nouvelle fournée décline ainsi en quinze chansons le respect qu'ils témoignent aux autres, des New Bomb Turks à Turbonegro, de Dead Moon à Motörhead (je crois l'avoir déjà mentionné), d'Alice Cooper à W.A.S.P., d'Adam West aux Misfits, de Bruce Springsteen à Kiss, des Pagans aux Undertones, voilà qui devrait vous donner une idée de la dangerosité des contrées ou des eaux qu'ils fréquentent. Certes, il n'y a aucun inédit sur cette compilation, mais comme peu nombreux doivent être les barjos possédant l'intégrale de Chuck Norris Experiment, notamment eu égard au faible tirage de certaines de ces productions (il est facile d'en rater la sortie pour peu qu'on prolonge trop longtemps sa grasse matinée), ça fait une petite séance de rattrapage à moindre coût. Au sens propre, vu que, comble du raffinement, cette compilation n'a (pour l'instant ?) aucune existence physique, étant seulement téléchargeable dans le monde dématérialisé d'Internet, même s'il n'est pas certain que le lien soit à disposition du tout venant, je ne l'ai en tout cas trouvé nulle part. Moi, je l'ai reçu parce que je suis un beau salopard de privilégié et que les lascars m'ont à la bonne, mais j'ai bien conscience que ce n'est peut-être pas le cas de tout un chacun en ce bas monde. J'espère juste que ça ne me vaudra pas une petite escapade du côté de l'échafaud. En principe, il devrait y avoir d'autres appelés avant moi.

---

### **Luc ROBENE & Solveig SERRE : Punk is not dead (Editions Nova)**

Ecrire un lexique franco-punk ? Une bonne idée non ? Surtout pour ceux qui ne seraient pas rompus aux arcanes du langage spécifique à cette culture bientôt quinquagénaire et qui ne cultiveraient donc pas l'art de la crête ou de l'épingle à nourrice. Clichés quand vous nous tenez ! Car les clichés, on n'y échappe guère à la lecture de ce livre, pourtant écrit par deux historiens, par ailleurs chercheurs au CNRS, donc, a priori, plutôt ouverts d'esprit. Mais voilà, le résultat n'est pas tout à fait à la hauteur de l'effet d'annonce. Primo, ne cherchez pas ici à apprendre à parler punk comme on apprend à baragouiner anglais ou versifier latin. D'ailleurs, existe-t-il vraiment un dialecte punk ? Les punks n'usent-ils pas simplement de l'idiome qui leur est familier, en l'agrémentant d'un vocabulaire, d'une syntaxe et d'une lexicologie adaptés à leur pré carré, comme n'importe quel milieu professionnel ou socio-culturel ? Ni plus codé ni moins hermétique ? En fait, plus qu'un lexique, cet ouvrage s'apparente à une sorte de dictionnaire punk, comme il en a déjà été écrit quelques dizaines (centaines ?) à travers le monde. Du coup, on n'y apprend pas grand-chose si l'on est un minimum familiarisé avec le sujet. D'autant que l'ouvrage est pour le moins bancal. Pour justifier le sous-titre de "lexique franco-punk" que les auteurs lui ont donné, et compte tenu de leur CV personnel, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils étudient la "géo-politique" et la sociologie du mouvement punk dans un contexte plus général, rock d'abord, culturel ensuite, voire ethnologique pourquoi pas. Or on en est assez loin. Certes, au hasard des entrées, on parle bien d'amour, d'anarchisme, de bande dessinée, de cinéma, de fanzines,

de guitares, d'idéologie rock, d'intelligence punk, de médias, de mots, de prix libre, de radios du même tonneau, libres, de rue, de squats, entre autres, mais, outre qu'on reste souvent sur sa faim, les sujets n'étant jamais vraiment développés, on n'échappe pas non plus à quelques poncifs à la vie très dure, comme les cheveux, l'épingle à nourrice, le fluo, les lunettes noires, le Perfecto ou la Valstar, en gros tout ce qui, selon la majorité silencieuse et la presse généraliste, caractérise le punk, image non seulement éculée, sortie tout droit d'un catalogue d'idées reçues millésimées seconde moitié des années 70 et première moitié des années 80, mais tellement éloignées, car largement minoritaires, du mouvement de fond punk. Car c'est bien là que ce livre pêche le plus, pour les auteurs et les divers contributeurs, le punk n'est circonscrit qu'à cette dizaine d'années "fondatrices", à la louche 1976-1986, alors que le projet "Punk is not dead", initié par Luc Robène et Solveig Serre, est censé référencer quatre décennies, 1976-2016. A la lecture du bouquin, il est clair que, pour tout ce petit monde, le punk français (puisque seul l'hexagone est ici scruté, ce qui représente déjà un large champ d'étude) se limite aux pionniers. Un peu comme les interventions sentencieuses de Patrick Eudeline et Marc Zermati dans le défunt "Rock Press Club" de Philippe Manoeuvre, sur Canal Jimmy, au tournant du siècle, qui ne juraient que par ce qui était antérieur à 1977, année qui, pour eux, n'était déjà même plus punk. Là se situe un autre écueil, le fait d'avoir consacré de nombreuses entrées à quelques groupes punk, mais tous largement quadragénaires. Sans même parler de certains choix assez douteux. Comme Elli et Jacno, pas franchement un duo punk, alors qu'un article est par ailleurs consacré aux Stinky Toys, déjà plus dans le ton, ou comme Plastic Bertrand qui, outre le fait qu'il est Belge, n'est même pas celui qui chante sur son présumé premier 45t. Et les groupes qu'on remarque le plus sont surtout les absents. Quid des Cadavres, des Burning Heads, des Thugs par exemple, à peine évoqués à l'occasion d'autres entrées. Alors que, dans le même temps, on trouve un papier sur les Illustres, fort mal nommés, un groupe qui ne possède pas le moindre instrument de musique, qui n'a donné aucun concert, n'a sorti aucun disque, pas même une misérable démo, et dont la "carrière" se résume à s'être réuni à l'occasion d'une seule et unique répétition, détruisant au passage le matos prêté par un autre groupe, et à avoir peint le nom du gang sur les Perfectos de ses membres avant d'aller mettre systématiquement le bronx dans les concerts des autres. Attitude punk selon les critères de la bienpensance, certes, mais guère constructive. Le cas de Pénétration Anale, lui aussi au sommaire, est assez similaire, avec un seul concert à son actif, à la fête de leur lycée. Mouais, mettons. Porter un nom apte à choquer le bourgeois ne suffit pas à revendiquer sa punkitude. A la place des Rats, de Guerilla Poubelle, des Wampas ou de la Fraction, tous superbement oubliés ici, alors que leurs états de service sont autrement irréprochables, j'aurais de quoi faire la gueule. Il en va de même de la géographie du punk hexagonal. Hormis Paris et Bordeaux, ou, plus largement le sud de la France, il ne semble pas, selon les auteurs et les contributeurs, que des régions comme la Bretagne ou le Nord, débordant pourtant d'activité, aient vu poindre le moindre groupe sur leur sol. En revanche, Luc Robène, par ailleurs guitariste de Strychnine, étant originaire de Bordeaux, cette ville est complaisamment citée, évoquée, encensée à longueur de pages. Le bouquin en comportant 180, c'est presque autant d'occurrences pour la "Belle Endormie", et j'exagère à peine. A croire qu'il n'y a qu'à Bordeaux qu'on fait du punk depuis près de 45 ans. Ou "Chez Narcisse" au Val d'Ajol, ce lieu, à peine plus grand qu'un bar amélioré, étant, lui aussi, décliné à toutes les sauces tout au long du livre. Les auteurs y auraient-ils table ouverte ? Alors que, dans le même temps, on ne trouve quasiment pas un mot sur Rennes (et strictement rien sur une structure comme Mass Productions par exemple) ou sur Angers, mais la proche Montaigne a droit de cité, par la grâce de groupes pourtant inconnus. Allez y comprendre quelque chose. Le cas des labels est encore pire, puisqu'aucun n'est étudié dans l'ouvrage, alors que Bondage, Gougnaf Mouvement, Black & Noir, Trauma Social, Maloka ou New Rose ont sûrement fait plus pour le punk français que William Burroughs (que fait-il là, malgré toute l'admiration que j'ai pour lui ?), le Chalet du Lac (le coup de pub des concerts des Sex Pistols comme unique fait d'arme), le Palace (antre parisien du punk bling-bling et m'as-tu-vu) ou Marie-France (égérie disco, mais, après tout, les "jeunes gens modernes" new wave étant plus en odeur de sainteté dans ce livre que certains punks vraiment militants, sous ce prisme, ça se tient). Clairement, si vous voulez apprendre quelque chose sur le punk que vous ne sachiez déjà, ce livre n'est pas pour vous. Au pire, vous pouvez l'offrir à votre petite cousine qui vient de fêter ses douze ans et qui commence à vous réclamer une paire de Doc Martens pour Noël, surtout que, et c'est peut-être là sa principale qualité, le bouquin est plutôt classe, tout de rose vêtu, pages comprises, et couverture satinée. A l'image de son

contenu, encensant le punk tape-à-l'oeil et caricatural plutôt que le punk conscient et concerné, préférant l'apparence et la superficialité au travail de fond. Ou comment faire un truc quelconque à partir d'une bonne idée. Quand je pense aux heures de brainstorming qu'il a dû falloir s'avaler pour en arriver à ça, heureusement que le temps, même si, proverbialement, c'est de l'argent, n'est pas facturé au prix de l'électricité, du gaz de ville ou de l'essence.

---

**Louis LINGG and the BOMBS : >...Checking system...disruption detected (CD, BlocSonic)**

Groupe franco-anglais protéiforme, Louis Lingg and the Bombs se vantent d'être les derniers vrais anarchistes d'un monde de plus en plus policé, politiquement correct, autocratique (n'a-t-on pas vu la planète entière, ou presque, devenir une dictature depuis l'apparition narquoise d'un pauvre virus qui n'espérait certainement pas une telle notoriété ?), sclérosé et activement détraqué. Et ils n'ont pas tout à fait tort les gaziers. Leur musique est à leur image, décalée, déjantée, déglinguée, et surtout très colorée. Ce nouvel album est à l'avenant, avec autant de sonorités différentes que de chansons, du très électro-punk "Freaky deaky" au punk'n'roll de "No joke" (une tuerie celui-là), en passant par le latino-wave-punk "Nowhere land" ou le rap pathogène "Disrupt", Louis Lingg and the Bombs détestent plus que tout se faire manipuler, y compris par eux-mêmes ou par leur musique. Si ça n'est pas de l'autodétermination, ça ne peut être que de l'eugénisme musical, où seuls les plus coriaces survivent, avec leurs défenses immunitaires mutantes. Louis Lingg and the Bombs, ils peuvent bouffer du maïs transgénique, ils peuvent boire l'eau d'une piscine de réacteur nucléaire, ils peuvent s'injecter un vaccin qui joue avec leur ADN, ils s'en foutent, ils s'en sortent toujours, à croire même que toutes ces saloperies les rendent plus forts, ce qui semble logique puisque ça ne les tue pas. Louis Lingg and the Bombs sont le cauchemar des généticiens et la némésis des musicologues, vu qu'on ne peut les classer dans aucune niche biologique ni dans aucun tiroir séraphique. ">...Checking system...disruption detected" est le sixième album du groupe, c'est peut-être aussi celui qui va le plus loin dans le kaléidoscope musical établi en profession de foi pas les six lascars, ou plutôt quatre lascars et deux lascarettes, qui affichent un mauvais goût vestimentaire aussi prégnant que leur raffinement sonore. Louis Lingg and the Bombs, ça pourrait être les Au Bonheur Des Dames punk du 21ème siècle si on voulait vraiment trouver un papa, une maman et une amibe dans leur arbre généalogique, sans pour autant exclure une facétieuse génération spontanée pour ne pas avoir à expliquer leurs origines bioélectriques.

---

**LURK : Around the sun (CD, Pure Noise Records)**

Chicago n'est pas réputée pour être la ville la plus punk qui soit, mais une chose est sûre, les groupes qui en sont issus ont une vision du punk assez jubilatoire et chaotique, qu'on se souvienne des Goblins par exemple. Un sérail qui, aujourd'hui, nous offre Lurk, un quintet punk rigolard, iconoclaste et fripouille, qui voit en Devo les pères qu'ils auraient aimé avoir dans la vraie vie, sans renier pour autant l'esprit morveux des Dead Kennedys. Le moins que l'on puisse dire de Lurk, à travers ce premier album, c'est que le groupe a érigé l'énergie au rang de génome, même quand il tente une approche un poil plus poppy de son punk chamboule-tout. Ecouter Lurk c'est un peu comme découvrir le grand huit quand on est gosse, c'est à la fois angoissant et jouissif, même s'il faut se retenir pour ne pas crier, de peur de passer pour une lavette auprès des potes. Puisque, évidemment, les puristes (oui, il y en a aussi dans le punk) ne verront en Lurk que de faux prophètes au message dévoyé par leur côté je-m'en-foutiste et pirate. Chez Lurk, les rythmiques sont minimalistes, les riffs parcimonieux, quand ils en tiennent un bon, il leur fait tout une chanson, les mélodies rêches et revêches, et les harmonies vocales souvent plus proches du gazouillis de l'éléphant de mer en rut que des éclats de voix du canari énamouré. Lurk sont parfaitement capables, en une même chanson, de vous envoyer un rythme dansant pour soutenir la puissance de feu d'accords de guitares mordants comme un pitbull souffrant d'une rage de dent. Lurk, c'est un punk désinhibé, comme auraient pu en faire Rabelais et le marquis de Sade s'ils étaient nés à la bonne époque, un punk qui n'aspire ni au Prix Nobel ni à la reconnaissance universelle, un punk pour les amis de toujours, ceux qui ne vous tournent pas le dos même si vous ne les caressez pas toujours dans le sens du poil, surtout s'ils l'ont dru et dense. Avec "Around the sun", Lurk se paient leur petite crise d'adolescence légèrement attardée en envoyant bouler tout le monde et n'en faisant qu'à leur tête, la définition même du punk, justement.

**La CONSIGNE : Tout continuera... (CD, Kanal Hysterik/Kick Your Asso/La Distroy/Zone Onze Records/Has Been Mental)**

A l'heure où l'on revient à quelques pratiques du bon vieux temps, qui avaient fait leurs preuves à l'époque, mais qu'on avait passé par profits et pertes au nom du consumérisme sauvage, il est bel et bon de voir un groupe retrouver les bienfaits de la consigne. Les plus grabataires d'entre nous ont connu cette façon d'aller chercher son lait ou le kil de picrate du grand-père avec ses bouteilles vides à remplir à la tireuse. L'histoire ne dit pas, en revanche, s'il sera possible de pareillement recharger son CD le jour où il sera usé. Hein ? Quoi ? Que me dit-on dans mon oreillette ? Un CD ça ne s'use pas hé banane ? Primo, je vous prierai de rester poli. Deuxio, pour l'instant, certes, un CD ne s'use pas, au sens bêtement physique du terme, ça n'empêche pas certains de s'altérer au fil du temps. Le cas est rare, mais il m'est déjà arrivé d'en éprouver les affres. Preuve qu'un dérapage est toujours possible. Mais là n'est pas le propos de cette chronique, malgré ces interminables préliminaires. Pour l'heure, le premier album des Strasbourgeois de La Consigne est encore tout frais, tout neuf, tout beau. Encore que le keupon délabré de la pochette puisse nous faire craindre le pire quant à la pérennité du truc. Pas très juvénile le poulbot, posture d'instituteur ou pas. Heureusement, l'écoute du bouzin vient vite balayer le peu d'interrogations qu'il pouvait nous venir au premier abord. La Consigne, c'est du punk-rock bien embossé dans sa colère, son militantisme, ses revendications, abordant les thèmes habituels de la contestation, pour peu qu'on se sente un minimum concerné par le monde qui nous entoure, et qui se rappelle de toute façon à notre "bon" souvenir même si l'on fait mine de vouloir l'ignorer. En vrac, La Consigne nous parle de religion, de chasse-pêche-nature-tradition, de désintéret face à la politique des riches, d'ennui, de surconsommation, de combat, encore et toujours. Du punk-rock aussi classique dans sa conception qu'efficace dans son discours, sa musique et son attitude, avec quelques délicates touches de ska et les chœurs fédérateurs qui vous font reprendre tout ça à l'unisson comme un débile à banane dès potron-minet, même, et surtout, la gueule dans le cul après une soirée explosive. La Consigne, c'est du punk bon esprit.



---

**BLACK BATS : Psychic retreat (CD, Cactus Records/Off The Hip Records)**

L'Australie, par bien des points, n'est pas sans rappeler les Etats-Unis, même vastes étendues souvent désertiques, même esprit pionnier, même distanciation culturelle. Il n'est donc pas étonnant que, musicalement, les groupes des deux pays aient tendance à sonner de façon assez similaire. Les australiens de Black Bats ne font pas exception, tant le rock du quartet semble phagocyté par le phantasme des grandes plaines et des zones arides. Les rythmiques mid-tempo ne sont pas sans pointer vers les ambiances western, avec ces fragrances psychédélics qui rendent la musique des Black Bats parfaitement intemporelle. On pense aux récentes exactions de Black Rebel Motorcycle Club par exemple. Et, côté australien, les Hoodoo Gurus ou les Johnnys ne sont jamais très loin non plus. Entre blues nonchalant et country crépusculaire, les Black

Bats ne sont pas vraiment du genre porteurs d'espoir, ce qui ne risque pas de rendre plus amical un climat général méchamment plombé depuis près de deux ans. De ce point de vue, les Black Bats auraient même été précurseurs, comme le prouvait déjà leur premier album, en 2019, même si, en studio, on parlerait plutôt d'un projet quasi solo de David Houston, la batterie étant le seul instrument auquel il ne se frotte pas. Le collectif ne devenant vraiment groupe que sur scène. Nonobstant, avec ses guitares plurielles, voire son orgue sépulcral, l'entité Black Bats ne joue guère sur les errances solitaires de son leader, tant il ne reste plus beaucoup d'espace libre dans son univers sonore, inséminé aux fulgurances fuzz façon Velvet Underground ou Avondale Airforce ("Join the war"), fertilisé de manière diffuse au surf ou au garage ramenés au simple rang d'influences délétères, comme on se souvient de son enfance par flashes ou par bribes, idéalisée par la patine du temps ("Rain dance"). Il y a quelque chose de séminal dans la musique des Black Bats, quelque chose de la soupe primitive qui, il y a une poignée de milliards d'années, finit par provoquer l'apparition de la vie sur Terre, rien que ça. Essentiel ? Il y a de ça, même si peu, hélas, en auront conscience.

#### FORMATS COURTS

##### **E.T. EXPLORE ME : President (CDS, Voodoo Rhythm Records - [www.voodooorhythm.com](http://www.voodooorhythm.com))**

2002 : Formation d'E.T. Explore Me à Haarlem, Pays-Bas. 2019 : Sortie du premier album, "Shine", déjà sur Voodoo Rhythm. 2021 : Parution de ce single. C'est sûr, ça n'est pas avec E.T. Explore Me qu'on va faire crouler les étagères de notre discothèque sous le poids de leurs efforts vinyliques. Quant à ce single, outre qu'il annonce le prochain album du groupe, les deux titres présentés ici y seront repris, mais dans des versions différentes, il propose une facette dansante de leur musique, moins purement garage que ce qu'ils ont l'habitude de délivrer, notamment sur scène. "President" a un petit côté reggatta sautillant qu'on n'attend pas franchement d'un gang qui use plutôt, en temps normal, de la fuzz. Pareil pour "Drug me", en face B, construit sur une boîte à rythme implacable, à classer quelque part entre la cumbia synthétique de Rolando Bruno et le disco lancinant des boîtes de l'est européen d'avant la chute du Mur de Berlin. Une parenthèse gouailleuse pour vous muscler les gambettes avant l'hiver, et avant l'album, sur lequel, n'en doutons pas, E.T. Explore Me devrait recouvrer ses foudroyantes avoïnées trash-garage, si subtilement méditées par leur cerveau reptilien.

##### **HECKEL & JECKEL : Eta bestea (CDEP, P.O.G.O. Records)**

Certains d'entre vous se souviennent peut-être des deux pies de dessins animés Heckel & Jeckel, créées par Paul Terry en 1946, sortes de petites frappes aviaires rusées, moqueuses, opportunistes, voire agressives, qui s'offrent quelques pintes de bon temps dans des aventures animalières anthropomorphes. C'est ce nom qu'ont décidé de prendre deux musiciens français pour former le groupe homonyme, allant jusqu'à n'apparaître, graphiquement, que sous l'aspect de sinistres corbeaux rappelant les médecins médiévaux chargés de s'occuper des pestiférés, comme un symbole d'une certaine forme de déchéance humaine. Heckel & Jeckel sont un peu les Daft Punk du post-punk, en nettement plus drôles et plus intéressants musicalement parlant, vous me direz dans les deux cas il n'y a pas de mal. "Eta bestea" est le dernier EP de ce duo plutôt prolifique, puisque c'est le septième disque sous ce format, deux albums s'étant en outre glissés dans leur discographie, tout ça en trois ans, on en connaît de plus feignasses. A l'écoute de l'œuvre de Heckel & Jeckel, on pense insensiblement aux Melvins, pour le côté gothique angoissant de ces derniers, ou à Tad, pour le côté grunge stoner avant l'heure. Sur "Asto putza", les deux sagouins se permettent même des vocalises inspirées des chants mongols proches de the Hu. Entre punk disloqué et métal douloureux, Heckel & Jeckel ne déparent pas dans le catalogue risque-tout du label belge P.O.G.O. En concert, n'oubliez pas d'amener des trucs à picorer, ils vous en seront reconnaissants.

##### **MONTREAL TOMBE (CDEP, Double Turn Records/Primator Crew)**

Le label rennais Primator Crew a déjà pas mal oeuvré à la propagation de la oi québécoise (et plus spécifiquement montréalaise) dans nos contrées, ils récidivent avec cette nouvelle compilation en petit format. Quatre groupes sur ce EP, Force Majeure et Ultra Razzia, qu'on commence à bien connaître à force de nous payer tournée sur tournée de 8<sup>e</sup>, et Ad Vitam et Béton Armé, qui viennent de pousser la porte du troquet, sûrement attirés par le bordel sonore qui déferle jusque dans la rue. Chacun s'est vu allouer un titre (inédit) pour se présenter à l'assemblée des Skins Anonymes, un peu chiche peut-être, mais le speed-dating l'impose. On peut regretter le sempiternel foutoir footballistique d'Ad Vitam ("Noche de futbol"), ça ne nous empêche pas de goûter les slogans récriminatoires des trois autres groupes, voix de rogomme, guitares gutturales, mélodies

de stentor, tout y est, comme à la parade, ou à la manif, ce qui nous change du gréganisme moutonnier de nos contemporains, tel qu'on nous l'expose depuis de nombreux mois (années ?), même si, en un seul titre, il est toujours délicat d'atteindre l'apogée de son art. Le seul truc que je n'ai pas vraiment compris là-dedans, c'est le titre de la compilation. Y a-t-il un quelconque jeu de mot ? Ou bien s'agit-il d'une tournure de langage spécifiquement québécoise ? Ce qui n'aurait évidemment rien d'étonnant, mais qui, du coup, ne nous parle pas trop à nous qui ne parlons justement plus tout à fait le même français (français ?). En même temps, ça n'est pas vraiment vital pour s'enquiller ce carré de grenades street-punk déjà dégoupillées, on nous mâche le boulot.

---

##### **Les SOUCOUPES VIOLENTES : 16 potions d'amour (CD, Twenty Something - [nineteensomething.fr](http://nineteensomething.fr))**

Dès leur formation, dans la première moitié des années 80, les Soucoupes Violentes s'inscrivent dans une scène garage-rock'n'roll qui, de tout temps, s'est toujours montrée très révérencieuse vis-à-vis de ses aînées, une déférence qui se traduit souvent dans l'exercice toujours savoureux, et flatteur, de la reprise, le groupe parisien ne pouvait donc pas échapper à sa destinée. De la reprise, les Soucoupes Violentes en ont toujours fait, en concert évidemment, mais aussi sur disque, et ce dès le premier EP, en 1984, autant dire que ce n'est pas à eux qu'on va apprendre à endosser une mélodie qu'ils n'ont pas écrite. Près de quarante ans après leur naissance, l'occasion était trop belle de les compiler en une anthologie qui, comme ils le disent eux-mêmes, se transforme derechef en une déclaration d'amour enflammée pour tous les groupes repris au fil de l'eau (de feu ?), mais aussi, plus généralement, au rock'n'roll, au sens diversifié du terme. Et peu importe que les individus qui ont constitué le groupe au fil des années aient pu changer de patronyme, de visage, et donc d'influences personnelles, l'entité Soucoupes Violentes, personnifiée par Stéphane Guichard, chanteur et guitariste du vaisseau, pétrit tout ça en un ensemble finalement très cohérent, comme le démontre l'écoute de ce disque. Une première constatation s'impose. Si les Soucoupes Violentes piochent parfois chez quelques grands noms du rock'n'roll, ils laissent souvent de côté leurs standards, préférant déterrer la pépite qui se croyait bien planquée au fin fond d'un album parmi tant d'autres. Ainsi en va-t-il des Troggs ("I just sing"), des Coasters ("Teach me how to shimmy"), de Jam ("London girl"), des Modern Lovers ("She cracked", devenue "Elle craque" dans la langue de Ronnie Bird), de Gene Vincent ("Teenage partner") ou de Chuck Berry ("My little lovelight"). Même si ce parti pris de la redécouverte n'empêche pas non plus de donner dans l'incontournable ou l'irréfragable, comme avec Slade ("Coz' I luv you"), les Clovers ("Love potion n° 9"), Roky Erickson ("Two headed dog") ou les Marvelettes ("Twistin' postman"). Et puis au milieu de cet aréopage, restent les vrais numéros d'équilibriste, la Marabunta ("Blue collar", en français), des amis proches de cette scène indé 80's, les deux groupes partageaient alors le même batteur, Denis Baudrillart, le couple improbable Jacques Dutronc/Serge Gainsbourg ("Les roses fanées"), le second ayant écrit cet hommage crépusculaire aux gigolos pour le premier, ou les Roughnecks ("You're drivin' me insane"), l'un des premiers groupes de Lou Reed, avant le Velvet Underground, on a des lettres ou on n'en a pas. Quatorze des titres de cette compilation sont déjà parus précédemment, en EP, en single, en albums, en tribute, les Soucoupes Violentes faisant feu de tout bois quand il s'agit de coucher sur vinyl leurs petits mots doux musicaux. Mais comme il faut bien aussi redoubler de petites attentions pour garder intacte la flamme romantique, quoi de mieux qu'une paire de nouvelles déclarations d'amour pour être certain de renouveler ses vœux. C'est ainsi qu'on découvre "Paper dolls", des Nerves, enregistré en public en 2020 (avant la grande crise qui a bien failli mettre à mal les couples les plus soudés ?), et "Call the doctor", de JJ Cale (on échappe donc au sempiternel "Cocaine"), enveloppé spécialement pour l'occasion, avec le bolduc qui va bien. Presque quatre décennies de fidélité passionnée, ça méritait bien ce petit scrapbook mémoriel, à déposer devant la coupe de champagne, à côté des chandelles et des fleurs, fraîches elles, fussent-elles des roses. Si Tristan et Iseut avaient avalé ce genre de potion, leur destin n'aurait-il pas été plus heureux ? La question mérite qu'on se la pose, ne serait-ce que pour apprécier notre chance.

---

##### **The BOTS : 2 seater (CD, Big Indie Records)**

Sept ans sans donner de nouvelles, du moins sans faire paraître d'album, et, brusquement, voilà les angelenos qui nous gratifient d'un "2 seater" qui ramène un peu de joie dans ce monde devenu dictatorial. Si ce disque arbore une fraîcheur pas toujours de mise dans l'indie-rock, c'est que les dix titres de l'album ont été écrits par Mikailah Lei dans ses primes années de jeune adulte, entre ses 19

et ses 22 ans, un âge où l'insouciance est toujours de mise, même au détour d'un chagrin d'amour. Des morceaux que the Bots, groupe que Mikaiiah a formé avec son frère Anaiah, ce dernier ayant, depuis, décidé de prendre une autre voie, n'avaient jamais enregistrés jusque-là. Après les avoir retravaillés, Mikaiiah Lei a donc décidé d'en faire le nouvel opus de the Bots, manière rudement subtile de faire un petit bilan au moment d'aborder la trentaine. On passe les caps de la vie comme on peut. D'entrée, on est accueilli par de roboratifs accords de guitare fuzz, ce qui restera une constante tout au long des quarante minutes du disque, jusqu'au dernier titre, le pourtant très nostalgique "Tattle tell", avec ses sonorités de cordes (au synthé, mais bon) et son tempo d'air neurasthénique. Même si les machines viennent combler les manques dus au fait de n'être plus désormais qu'un projet solo, the Bots reste un groupe rock, avec ses usages (mélodies renfrognées) et ses codes (guitare, basse et batterie ne sauraient faire défaut), le traitement de l'ensemble se veut nettement post-punk, la fuzz entêtante et omniprésente donnant de faux airs à la Mudhoney à un album qui manie le rock alternatif comme pour mieux en détourner les embrasements magmatiques, le chant faussement nonchalant de Mikaiiah Lei, patent sur le presque dansant "Looking back", se réclamant d'une pop ténébreuse, est comme la secousse annonciatrice de la prochaine éruption d'un volcan trop vite endormi, et donc aussitôt réveillé. C'est là qu'intervient cette fuzz en fusion qui ne vous lâche pas d'une coulée, faisant de l'engloutissement de Pompéi une aimable plaisanterie comparée à l'inélasticité et l'impassibilité de la musique de the Bots, sorte de concentré de la nouba électrique américaine de ces vingt dernières années, celles vécues par Mikaiiah Lei, qui devient donc, indirectement, témoin de son temps, avec ses mots, ses notes et ses sonorités. Même si ce disque s'intitule "2 seater" et que Mikaiiah Lei n'occupe qu'un des deux sièges, l'autre restant libre, on ne peut s'empêcher d'y voir le symbole d'une ouverture musicale à venir, maintenant qu'il s'est affranchi des derniers brimborions de ses années de jeunesse. Un disque de transition en quelque sorte, pour s'éviter le syndrome du chaînon manquant dans quelques années, ce qui s'appelle de la prévoyance.

---

## L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

### PAIX DE MONSIEUR

Jeu de dupes qui n'eut de pacifique que son nom et d'effet que celui de ne rien régler, voire même d'attiser les haines et les conflits. Rarement paix aura aussi mal porté son nom. Resituons le contexte. En 1576, la France est minée par les guerres de religion qui ravagent le pays depuis une quinzaine d'années. Des guerres qui mettent aux prises catholiques et protestants. Au total, on en comptera huit entre 1562 et 1598, pourrissant les règnes de Charles IX et Henri III, sur la tête desquels plane l'aura pesante de leur mère, Catherine de Médicis, du genre plutôt possessive, voire castratrice comme on dirait aujourd'hui. Pourrissant aussi le début du règne d'Henri IV, l'ancien protestant converti au catholicisme par opportunisme. En 1576, Henri III règne depuis deux ans. Son accession au trône coïncide avec le début de la cinquième guerre de religion, dont le point de départ, au printemps 1574, est marqué par le complot des Malcontents, un mouvement de fronde initié au sein même de la cour et de la famille royale, puisque le meneur en est François d'Alençon, le propre frère du roi. François est le petit dernier d'une fratrie qui a vu ses trois aînés monter sur le trône, après la mort de leur père, Henri II. Dans l'ordre, François II, Charles IX et Henri III ont été sacrés. Nul doute que ça doit grandement le démanger de porter lui aussi la couronne, quitte à accélérer le cours des choses pour y parvenir. Un petit coup de pouce, ça ne fait jamais de mal. D'où ces Malcontents qui contestent l'autorité royale, du moins tant que ce n'est pas celle du duc d'Alençon - s'il parvient un jour à gravir la dernière marche du podium, celle où trône le trône qui, pense-t-il, lui tend les bras - lui opposant l'autorité du peuple qui, réuni en assemblée, pourrait choisir le roi par élection. Théorie révolutionnaire balbutiante pour l'époque. Le plus curieux dans cette histoire ne sont pas tant les idées des comploteurs, qui se sont déjà répandues en Allemagne et en Angleterre, et qui partent du principe que, si le roi ne gouverne pas pour le bien de tous et ne respecte pas les libertés du peuple, il est alors légitime de le remplacer, ni leurs motivations que leur identité. En effet, cette conjuration des Malcontents compte dans ses rangs des catholiques aussi bien que des protestants, qui, pourtant, s'écharpent allègrement depuis quinze ans. Côté catholique, outre le duc d'Alençon, on note l'implication de deux maréchaux, Montmorency et Cossé-Brissac, ainsi que celle du comte palatin Jean Casimir, un Allemand donc. Côté protestant, les chefs de file sont les princes de Condé, de Navarre et de Turenne. Dans les deux camps, ça fait du beau monde et quelques jéroboams de sang bleu. Pour appuyer leurs revendications, les Malcontents pointent notamment l'influence

néfaste de certains conseillers du roi, dont beaucoup d'Italiens, à la solde de Catherine de Médicis, qui ne renie ainsi pas ses origines latines.

Mais, tant du côté du roi que de celui des Malcontents, personne n'a réellement les moyens financiers de soutenir le conflit. Henri III n'a pas de troupes, et n'a pas d'argent pour engager des mercenaires. Chez les protestants, on n'est pas mieux loti. Le prince de Condé a engagé ses bijoux de famille (les vrais, la verroterie, pas ceux qui lui tiennent plus à cœur et au corps, qui n'avaient quand même pas grande valeur marchande, plutôt sentimentale) et l'Union des protestants du Midi a raclé les fonds de tiroir, mais ça ne suffit pas, loin de là. Il faut dire que la France est exsangue, ravagée par les exactions des belligérants depuis quinze ans, que ce soient les mercenaires qui font des allers-retours réguliers depuis l'Allemagne, les bandes protestantes ou l'armée royale, tous ces joyeux drilles vivant évidemment sur le pays quand ils sont en campagne. En conséquence, en 1576, après deux ans de conflits plus ou moins sporadiques, Henri III envoie Catherine de Médicis négocier la paix avec François d'Alençon. Le 6 mai, à Beaulieu-lès-Loches, est signée ce qu'on appellera la Paix de Monsieur, sous l'Ancien Régime, désignait le plus âgé des frères cadets du roi. Ici, en l'occurrence, François d'Alençon. Si on l'appelle ainsi, c'est que François est le principal bénéficiaire du traité, malgré sa trahison. Il s'est quand même révolté contre le roi son frère, ce qui, pour d'autres, s'apparenterait à un crime de lèse-majesté. Ce traité porte aussi les noms d'Édit de Beaulieu ou Paix de Loches.

D'un point de vue religieux, ce traité est le plus libéral de tous ceux signés jusqu'ici pour mettre fin aux guerres de religion précédentes. Il réhabilite notamment les victimes de la Saint-Barthélemy (24 août 1572), il accorde la liberté de culte aux protestants (sauf à Paris et à la cour du roi, il y a quand même des limites au libéralisme), il rétablit le culte catholique dans tout le royaume, y compris dans les villes protestantes, et la dîme, impôt versé à l'Église, sera payée partout et par tous.

Du côté des princes, on distribue aussi les prébendes. Les maréchaux de Montmorency et Cossé-Brissac, embastillés au tout début du mouvement, juste avant la mort de Charles IX, retrouvent leurs charges, François d'Alençon reçoit le titre de duc d'Anjou, avec les provinces d'Anjou, de Touraine et du Berry, le prince de Navarre reçoit la Guyenne, le prince de Condé devient gouverneur de Picardie, et Jean Casimir du Palatinat, tout Allemand qu'il soit, reçoit le duché d'Étampes. Le territoire royal ressemble de plus en plus à un sac de confettis.

Pour finir, Henri III renonce à poursuivre les pillards qui ont sévi depuis deux ans. Ils peuvent garder leurs prises, y compris ce qui a été volé dans le domaine royal. Le roi renonce aussi à tous les arriérés d'impôts, et s'engage à convoquer des États-Généraux.

Cette Paix de Monsieur est donc clairement à l'avantage des Malcontents, mais le traité est exorbitant pour le trésor royal. Tout le monde est bien conscient que le roi ne pourra jamais y faire face. Dans un premier temps, comme garantie, le surintendant des Finances, Pomponne de Bellièvre, est conduit comme otage chez Jean Casimir, des fois qu'il lui viendrait l'idée de mettre le peu qu'il reste dans les coffres en « sûreté ». Catherine de Médicis se voit contrainte d'engager ses propres bijoux, la noblesse catholique se cotise, à commencer par les plus radicaux d'entre eux, les Guise, mais ça ne suffit pas. D'autant que, de leur côté, les protestants ne paient rien. Henri III est donc contraint de demander une aide financière aux ducs de Savoie, de Lorraine ou de Parme, et même au pape. C'est dire si les temps sont durs.

Côté politique, c'est aussi la rébellion. Aucun gouverneur de ville n'accepte de livrer sa cité au prince à qui elle devrait revenir, peu importe qu'il soit catholique ou protestant. Ainsi, par exemple, François d'Alençon ne peut entrer en possession d'Angoulême ou de Bourges. Pour les catholiques, le traité est inacceptable, et on voit se reconstituer des ligues de défense locales, qui vont bientôt se réunir en une Ligue unique, nationale, sous l'autorité du duc de Guise. On revient donc au point de départ, et, un an plus tard, en mai 1577, on repart pour une sixième guerre de religion. C'était bien la peine.

En fait, les effets de la Paix de Monsieur ne se feront sentir que 22 ans plus tard, en 1598, quand plusieurs de ses dispositions serviront de base à l'édit de Nantes, signé par Henri IV. Comme quoi, rien n'est jamais totalement perdu, même s'il faut souvent laisser le temps au temps. Quant à François d'Alençon, il ne sera jamais roi de France, même si son frère, Henri III, compte tenu de ses préférences sexuelles, semblait avoir peu de chances d'engendrer une descendance, et, de fait, il n'aura jamais d'enfants. Et même s'il faillit devenir roi des Pays-Bas, ou prince-consort d'Angleterre, en tant que prétendant de la reine Elisabeth Ière. Toutes ces prétentions royales prendront fin avec sa mort prématurée, à l'âge de 29 ans, en 1584, de tuberculose, cinq ans avant Henri III. Quand ça ne veut, ça ne veut pas.